

Zeitschrift: Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles
Band: 28 (1894)
Heft: 3

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Per.

85686

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} Mars 1894.

Ce journal paraît une fois par mois.

On s'abonne chez M^r le Prof. Fritz Tripel, à Neuchâtel au prix de fr. 2.50 par an pour la Suisse et fr. 3 pour l'étranger
Abonnement pris dans les Bureaux de Poste, au prix de fr. 2.60 pour la Suisse et fr. 3.50 pour l'étranger.

QUELQUES MOTS EN SOUVENIR

DE

LOUIS FAVRAT

(SUITE ET FIN)

On accuse volontiers la jeunesse d'être oublieuse et ingrate. Celle qui entourait Louis Favrat sur le déclin de sa carrière et qui l'avait connu dans des jours meilleurs voulut ne pas l'être. Alors que ses jambes défaillantes le forçaient à s'arrêter souvent et ne le servaient plus qu'avec lenteur, ceux qu'il aimait à appeler "les miens" furent heureux de lui témoigner à leur tour cette indulgence et cette patience qu'ils avaient toujours rencontrées chez lui et prirent à cœur de lui faire paraître moins sensible son affaiblissement croissant.

Au printemps de 1892, ses amis fervents, voyant sa faiblesse augmenter, tinrent à faire avec lui une course encore qui devait être la dernière, hélas ! Sous ceux qui avaient été de "ses fidèles" aux excursions qu'il dirigea pendant ses dix dernières années furent convoqués pour une petite promenade à Roche. L'un des participants fut chargé de prendre quelques bonnes photographies où nous serions tous avec le maître vénéré. Le temps fut heureusement magnifique et l'entrain considérable, en sorte que nous eûmes la grande joie de voir ce "brave père Favrat", comme nous aimions à l'appeler, quoi qu'il fût très affaibli déjà, revivre une de ses bonnes vieilles courses. Cependant cette journée l'avait un peu éprouvé et c'est avec une mélancolie bien poignante qu'il nous dit au retour : "Mes amis, je crois que je viens de faire ma dernière course, mes jambes ne vont plus."

Ce n'était, hélas ! que trop vrai.

Le séjour qu'il fit à Dion quelques semaines plus tard ne produisit pas l'effet qu'il en attendait. Il se sentit décliner de plus en plus et le sentiment de son incapacité, joint à la douleur qu'il éprouva de se séparer de ses chères plantes^(*), ne firent qu'accélérer les progrès déjà rapides de son affaiblissement.

Il conserva néanmoins presque jusqu'à la fin un vif intérêt pour ses plantes et pour son Musée. Je me souviendrai longtemps du plaisir qu'il éprouva, lorsque, retenu à la maison et déjà

(*) Ne pouvant plus s'en occuper, il vendit, déjà de son vivant, en 1891, son herbier au Musée de l'École Polytechnique à Zurich.

privé de son herbier, j'allai lui porter quelques paquets des Roses de sa collection. Il les passa toutes en revue, me rappelant les circonstances dans lesquelles il les avait récoltées et me donnant encore des indications sur les espèces les plus intéressantes. C'étaient les seules choses dont il aimait encore à parler.

Malheureusement, il souffrait de sentir qu'il ne pouvait plus leur consacrer les mêmes soins qu'auparavant et se figurait, lui qui s'était sacrifié à sa tâche et souvent même dépouillé de ses plus belles plantes et de ses livres au profit du Musée, qu'on lui reprocherait de ne plus mériter le modeste salaire qu'il touchait comme Conservateur.

Louis Faurat s'éteignit le 27 janvier 1893, à l'âge de 66 ans.

S'il n'est plus, sa mémoire vivra longtemps encore parmi nous et ses amis se feront un devoir bien doux de conserver dans la génération qui s'élève le souvenir de cet homme bon et charitable par dessus tout, dont la vie tout entière n'a été que modestie et dévouement.

Lausanne, le 12 décembre 1893.

Paul Jaccard.

SOUVENIRS D'UN VIEUX CHASSEUR

LA BUSE

La buse est le plus gros oiseau de proie de nos campagnes. Les paysans la nomment : l'Aigle. Son bec crochu, ses serres acérées, son envergure de 1^m 30^c, son vol hélicoïde, prêtent en effet au change, ou du moins permettent dans une certaine mesure la comparaison entre ces deux rapaces que l'on a classés l'un et l'autre parmi les falconidés.

La buse habite de préférence les petits bois isolés au milieu des champs ou la lisière des forêts qui entourent les vallées agricoles. Ce contact perpétuel avec l'homme ne l'empêche pas d'être extrêmement sauvage et méfiante. Impossible de l'approcher, à moins qu'elle ne soit occupée à se repaître dans un état suffisamment affamé pour lui faire oublier sa prudence ordinaire ; et ce cas est fort rare. Sa tirer à l'affût n'est guère possible en plein jour. Le fourré le plus touffu ne saurait vous dérober à son oeil perçant ; disons le mot : à son regard d'aigle. Elle disparaît comme une flèche, au moindre mouvement que vous risquez dans votre cachette pour la mettre en joue. Le chasseur villageois la tire généralement au vol quand elle passe au-dessus de sa tête, bien au-delà d'une portée raisonnable de fusil à grenaille. Il spéculé sur un grain de plomb heureux qui brisera une aile ou atteindra la tête. Cela réussit une fois sur cent ; et le Nemrod chanceux va clouer sa victime, les ailes déployées, contre la porte de sa grange, afin que les habitants du village puissent se la montrer du doigt en disant : "il a tué un aigle !"



Rien n'est pourtant plus facile que d'accomplir ce haut fait



d'armes, quand on connaît les habitudes et surtout l'infirmitté ophtalmique de la buse. Cet oiseau, dont l'acuité visuelle est prodigieuse en plein jour, reconnaît très mal les objets à la nuit tombante. Il ne voit déjà plus le chasseur sous bois, à l'heure où ce dernier distingue encore suffisamment la mire de son fusil pour viser précisément à coup sûr. D'autre part, la buse couche toutes les nuits sur le même arbre, près du tronc, aux deux tiers environ de sa hauteur. Cet arbre est généralement grand, régulier, pas trop touffu et situé à quelques mètres en dedans de la lisière de la forêt ou vers le bord d'un chemin large qui la traverse. Avant d'aller dormir, elle voltige un bon moment, quelquefois une heure entière, de buisson en buisson, dans les champs qui avoisinent son arbre favori; puis elle va droit à sa branche de repos et n'en bouge plus. Gardez-vous

de l'approcher si vous avez observé de loin ce manège. Le bruit de vos pas la ferait partir affolée à tire-d'aile; vous lui jetteriez instinctivement un coup de fusil mal ajusté qui la manquerait, et le coin de forêt où vous avez cru l'atteindre ne la reverrait plus. Ne cherchez donc pas à la suivre; notez seulement dans votre mémoire l'endroit approximatif où vous l'avez vue se coucher; allez-y l'une des soirées suivantes, un peu avant la tombée de la nuit et attendez en silence, le fusil à la main, sans prendre trop de peine à vous cacher; ce serait superflu. La buse observée ne manquera pas de venir se percher sur son arbre et de s'y faire tuer tranquillement, comme en cible, car elle ne vous voit pas. Son arrivée s'annonce assez souvent par un cri gutturo-nasal "YË", d'une harmonie peu séduisante.

J'ai tué une vingtaine de buses par ce procédé si simple et me suis finalement demandé si l'on fait bien ou mal de les détruire. Elles font dans les champs une guerre acharnée aux souris, mais dévorent aussi les oiseaux et viennent parfois prendre les poulets jusque dans les basses-cours, quand la viciualle se fait rare en rase campagne. De quel côté penche la balance? On verra plus loin qu'elle penche un peu en leur faveur. (A suivre.)

VIVE TÊTE-DE-RAN !

C'est charmant, la montagne, en hiver! Et vraiment il est à regretter qu'il ne se fasse pas plus souvent de petites excursions sur nos sommets jurassiens alors couvertes d'une neige éclatante de blancheur, bien faite pour attirer les clubistes.

Le 21 janvier, à 10 heures du matin, 18 membres de la section de la Chau-de-Fonds se mettaient en route pour Tête-de-Ran, pleins d'ardeur à l'idée de se trouver sur cette sommité au coeur de l'hiver. Il faisait un de ces temps de **pousse**, comme on dit chez nous, et par moments la rafale avec =

glait les marcheurs qui, du reste, ne faisaient qu'en rire. - Par le Mont-Sagne et la Brûlée, la petite colonne eut bientôt gagné les pentes rières la Roche-aux-Crocs et, malgré les glissades sur la surface glacée des champs, couverts par-ci par-là de peu profondes *menées*, à 11 heures $\frac{3}{4}$ elle atteignait l'hôtel de Côte-de-Ran, où un bon feu, qui faisait agréablement roufler le poêle, eut bientôt séché les chaussures et les habits mouillés.

Le papa Brandt, encore vigoureux, malgré ses 68 années, nous fit confectionner une de ces soupes à la farine et au fromage dont nos ménagères neuchâtelaises ont la spécialité, et après un combat dans toutes les règles, où la neige molle nous servit de munitions, nous escaladâmes la sommité en 13 minutes, malgré une profondeur de neige de 30 à 50 cm. Sur le sommet, vent violent et fort peu de neige.... Spectacle curieux : de la neige jusqu'aux Hauts-Geneveys, pas plus bas. Toute la partie visible du Val-de-Ruz offrait l'aspect quelque peu printanier de la campagne qui va montrer ses premières brindilles d'herbe. La plaine suisse et les premiers contreforts des Basses-Alpes offraient le même aspect. De temps en temps, par une trouée du brouillard que le vent chassait avec violence, on apercevait quelque cime neigeuse. Il m'a semblé reconnaître le majestueux Mont-Blanc....

En 4 minutes, nous étions de retour à l'hôtel. De là, par le pré des Montons, nommé ainsi, dit-on, par le roi de Prusse, nous gagnons la pente rapide, près de la Combe des Quignets. Nous dévalons en quelques minutes jusqu'au pied de la Roche-aux-Crocs, non sans mainte culbute du plus risible effet.

Puis, par la Corbatière de Bise, nous regagnons nos pénates après une charmante course de sept heures, qui nous laissera certainement un très agréable souvenir, grâce à l'hospitalité toute neuchâteloise du papa Brandt et au gai soleil qui s'est un peu déridé entre 3 et 4 heures. Donc, aris et joyeuse invitation aux amateurs de courses d'hiver!

R. Steiner,

Archiviste du Club Jurassien.

NOTES ET OBSERVATIONS SUR L'ANNÉE 1893

(I^{ÈRE} PARTIE)

La température moyenne de l'année, pour Neuchâtel, a été de $+9^{\circ},8$ celsius. (1892 $+9^{\circ},05$). Le jour le plus chaud, température moyenne, le 22 Août $+25^{\circ},5$ (1892, le 18 Août $+25^{\circ}$). Le jour le plus froid, le 17 Janvier $-12^{\circ},7$ (1892, le 28 Décembre -8°). La plus haute température observée, le 19 Août $+32^{\circ},6$ (1892, le 18 Août $+31^{\circ},5$), et la plus basse le 13 Janvier $-15^{\circ},6$ (1892, le 8 Mars $-9^{\circ},9$).

Il est tombé pendant toute l'année 709,8 millimètres d'eau (1892: 790^{mm}5) et 55 centimètres de neige (1892: 131 cm.).

Le thermomètre descend le 17 Janvier, au Socle, à -27° ; dans la nuit du 19 au 20, au Champ-du-Moulin, à -25° ; à Fleurier -28° ; à la Brévine -34° .

Le 7 Février au matin, la glace s'étend sur une grande partie du lac.

La neige tombée en Mars, sur tout le pays, est insignifiante. Il faut remonter 34 ans en arrière pour trouver un mois de Mars aussi chaud, supérieur à Neuchâtel de $2^{\circ},5$ de plus que la moyenne.

La première hirondelle a été aperçue le 7 Avril.

Du 15 au 20 Avril, le hêtre se feuille. Premiers éclairs au Sud-Ouest les 21 et 27. Le 24 Avril, on trouve de l'esparcette fleurie à Dombresson. (A suivre).

Neuchâtel, Janvier 1894.

Albin Guinand.